



APRÈS CINQUANTE ANS

Il y a cinquante ans, dans les premières décades du mouvement adventiste, les fidèles virent avec une grande joie le frère J.-N. Andrews traverser les mers en qualité de premier missionnaire envoyé à l'étranger. Mais ils ne saisissaient que vaguement l'ampleur mondiale du message d'Apocalypse 14 destiné à tout peuple, à toute nation et à toute langue.

Aujourd'hui, en regardant en arrière aussi bien qu'en regardant vers l'avenir, la même joie fait vibrer nos cœurs. Dieu a dirigé ses messagers ; Il les a dispersés parmi toutes les grandes nations de la terre, où le message retentit dans les principales langues de l'humanité. Combien les yeux de nos premiers pionniers seraient émerveillés s'ils voyaient ce que nous voyons !

Nous avons aujourd'hui des écoles missionnaires parmi des tribus et des langues qui étaient encore inconnues dans les jours où notre « homme de Macédoine », le jeune Jacques Erzenberger, de la Suisse, traversait l'Atlantique pour nous inviter à aller à la conquête du monde. Les progrès sont si rapides, de nos jours, que nous risquons de n'être plus à la page, pour peu que nous perdions de vue nos rapports statistiques. Par la page imprimée comme par la parole, le message se fait entendre dans presque deux cents langues humaines.

Le travail de cinq décades

1874 C'est en cette année 1874 que quelques croyants, en Suisse, se sont joints à nous, alors que le nombre de nos membres dans l'Amérique du Nord était d'environ 7.000. C'étaient les premiers fruits de nos missions étrangères.

1884 La fin de la première décade, 1884, accusait 18.702 membres, représentant la plupart des pays de l'Europe occidentale. Nous avions à notre actif sept langues parlées.

1894 Dix ans plus tard, nous étions 42.763, et l'œuvre avait pénétré dans l'Europe orientale, aux Antilles, dans l'Amérique du Sud, en Afrique, en Australie, en Polynésie et dans l'ancien champ missionnaire apostolique de l'Asie Mineure. Des colporteurs pionniers étaient à l'œuvre, avec des livres anglais, en Inde et en Chine. Le chiffre des langues était monté à 22, et dans bien des pays nouveaux,

des conférences et des écoles avaient été établies. C'est dans cette décade que la vision d'une œuvre mondiale nous apparut d'une manière positive. Le mandat nous appelant à pénétrer dans le monde entier nous fut adressé par l'Esprit de prophétie, en 1892, en ces paroles précises envoyées d'Australie :

« Il faudra accomplir en Australie, en Nouvelle-Zélande, en Afrique, en Inde, en Chine et dans les îles de l'Océan, la même œuvre qui a été accomplie aux Etats-Unis. L'œuvre du peuple de Dieu nous est représentée sous le symbole approprié d'un ange volant par le milieu du ciel. »

L'heure avait sonné. A partir de ce moment, il semble que le message et les messagers sont portés comme par une impulsion d'En-Haut vers des portes toutes grandes ouvertes.

1904 Encore une décade, qui porte notre nombre à 71.891, et le message dans presque tous les pays de l'Europe non visités, ainsi qu'en Egypte et en d'autres points de l'Afrique septentrionale, en Palestine et en Syrie. De nouvelles tribus africaines, de nouvelles îles des Antilles sont occupées, ainsi que presque tous les pays de l'Amérique du Sud ; et des stations permanentes sont fondées aux Indes, en Chine, en Corée, au Japon, en Malaisie et en de nouveaux groupes insulaires de la Polynésie. Le message se prêche en plus de cinquante langues.

1914 Cette année-là nous donne le chiffre de 125.844 membres, dont 53.829 en dehors de l'Amérique du Nord. Notre liste compte 82 langues.

Mais un orage effroyable éclate sur le monde. Plusieurs eurent la crainte alors de voir enrayés les progrès de l'œuvre, surtout en Europe. Mais Dieu censura notre manque de foi, car, la décade de la guerre terminée, que voyons-nous ?

1924 L'œuvre de Dieu ne s'était pas arrêtée durant le terrible conflit ; au contraire, un nouveau zèle s'était emparé de nous. L'Europe, jusqu'à la guerre, avait réuni 31.000 membres en quarante ans. En 1924, le chiffre est de 70.000. Ces dix ans de détresse sans nom avaient produit plus de fruits pour le Seigneur, en Europe, que les quarante années précédentes, avec ce résultat surprenant que nous avions plus de membres dans le monde entier qu'il n'y en a aux Etats-Unis.

Désormais, le tableau prophétique d'Apocalypse 14 est réalisé sous nos yeux.

La main de Dieu

Ce qui s'est accompli a été l'œuvre de Dieu et non point celle de l'homme. Cela est si vrai que si nous avions vécu plus près de Jésus, notre grand Chef, des choses infiniment plus grandes auraient pu s'accomplir. Avec le psalmiste, nous pouvons dire :

« Ce n'est point [notre] bras, qui [nous] a sauvés ; mais c'est ta droite, c'est ton bras, c'est la lumière de ta face. » Psa. 44 : 4.

Jusqu'ici, aucun pays n'a pu rester fermé au message. Quand l'heure sonne, et quand nous sommes prêts, le Seigneur nous y fait pénétrer, malgré toutes les hostilités et tous les courants contraires. Et maintenant, en cette année de Jubilé, nos frontières missionnaires se sont élargies à un tel point qu'elles englobent toutes les grandes nations de la terre.

Mais nous ne pouvons oublier un seul instant qu'il y a encore des millions et des millions de gens à évangéliser dans des régions où nous n'avons pas encore pénétré, et qu'il y a des centaines de langues encore à apprendre rapidement, et de vastes champs à occuper plus solidement. Et cependant, nous le savons, toute cette œuvre doit s'achever en un petit nombre d'années. Cette année du Jubilé appelle la dénomination adventiste à une consécration plus grande que jamais dans toute notre histoire. Nous ne pouvons pas, sans cela, rester à la hauteur de la situation. Dieu seul peut accomplir cette œuvre, et Il demande pour cela un peuple pur et totalement consacré à son service. C'est à nous qu'Il dit, par le prophète : « Purifiez-vous, vous qui portez les vases de l'Eternel. » Esa. 52 : 11.

Au début de l'œuvre, l'Esprit de Prophétie avait dit ceci :

« Ah ! si vous pouviez voir tout ce qui m'a été montré, il y a des années. Dans ma jeunesse, il a plu à Dieu de me révéler les gloires du ciel. En vision, je fus transportée au ciel, où l'ange me dit : *Regarde !* Je regardai dans la direction de notre monde, et je le vis plongé dans d'épaisses ténèbres.... J'entendis encore : *Regardez.* Et dirigeant fixement les yeux vers notre terre, j'aperçus quelques points lumineux, semblables à des étoiles, qui émaillaient la nuit en tous lieux. Et à mesure que je regardais, les points lumineux se multipliaient au milieu des ténèbres. L'ange me dit : « Ce sont ceux qui croient au Seigneur Jésus-Christ et qui lui obéissent. C'est eux qui sont la lumière du monde ; et sans ces points lumineux, les jugements de Dieu fondraient immédiatement sur les transgresseurs de sa loi. » A ce moment, les points lumineux étaient devenus plus brillants, et ils illuminaient le monde entier de l'est à l'ouest et du nord au sud. » — *Gospel Workers*, ancienne édition, pp. 378, 379.

Il est vrai qu'entre ces foyers de lumière il y a des régions ténébreuses, des espaces vides, où de nombreuses tribus, parlant des langues inconnues, attendent la lumière de l'espérance. Mais nous pouvons remercier Dieu du fait qu'il n'y a pas, sur la surface de notre globe, une bande de 15° de longitude, c'est-à-dire l'espace d'une heure — on pourrait même dire de trente minutes — qui, du nord au sud, ne renferme pas un groupe de représentants du message.

Depuis le soleil levant

Cela veut dire qu'il n'y a pas une heure et peut-être pas une demi-heure en vingt-quatre où le soleil du Sabbat marchant vers l'ouest, n'appelle pas

quelque groupe de croyants adventistes à célébrer le saint jour du repos. On peut voir, dans les limites de notre œuvre, s'accomplir la parole de Malachie :

« Car depuis le lever du soleil jusqu'à son couchant, mon nom est grand parmi les nations, et en tout lieu on brûle de l'encens en l'honneur de mon nom, et l'on présente des offrandes pures ; car mon nom est grand parmi les nations, dit l'Eternel des armées. » Mal. 1 : 11.

L'heure finale

Jamais les appels de nos missions n'ont été plus pressants, ni, dans les pays civilisés, les demandes d'évangélistes plus nombreuses.

Dieu répand son Esprit ; on en voit les preuves aux quatre coins de la terre. Sous les ondées de la pluie de l'arrière-saison, on voit aux extrémités de la terre surgir des centaines et des milliers de croyants. Ces derniers s'augmentent à raison de 20.000 par an, et cela le plus rapidement dans les régions les plus éloignées.

En vrais enfants des pionniers d'il y a cinquante années et plus, consacrons nos vies et tout ce que nous avons à Jésus-Christ et à sa cause. En cette année de Jubilé de nos missions, prions Dieu de nous purifier du péché, et de nous préparer pour le travail que demande de nous l'heure qui sonne à l'horloge de l'Eternité.

WILLIAM-A. SPICER.
Président de la Conférence générale.

(R. & H.)



Créateur, Sauveur, Substitut

« Si toute génération humaine, dit éloquemment M. Verny, conçue et née dans le péché, engendre, enfante et forme à son tour une nouvelle génération pécheresse ; et si le Sauveur est venu afin de rompre cette chaîne, Il n'a pu en être lui-même un simple anneau. Pour la saisir d'une main puissante, pour la casser par le milieu, il a dû être placé, avoir son point d'appui et sa force en dehors et au-dessus d'elle. Pour guérir l'arbre malade de l'humanité, il n'a pas dû être lui-même un des rameaux, un des fruits de cet arbre, je dis le plus noble et le plus doux, car le plus noble et le plus doux porte encore au cœur un ver qui le ronge. »

Les Pères de l'Eglise ont fait une remarque qui ne manque pas de justesse. Le Sauveur des hommes, disent-ils, ne pouvait être que leur Créateur (Jean 1 : 3 ; Col. 1 : 15-17). L'avènement d'un monde nouveau, la création d'une nouvelle humanité, l'inauguration du règne de l'Esprit, la communication de la vie de Dieu aux hommes, la restauration de son image en eux, la régénération de son image et la sanctification de leur être, la victoire sur le Prince de ce monde, le péché et la mort, tous ces faits, plus considérables les uns que les autres, supposaient, pour être accomplis, une puissance créatrice telle qu'un être seul qui participait de la divinité, pouvait en être revêtu et en disposer...

Une simple créature, en effet, n'aurait pu apaiser la colère du Dieu trois fois saint (Apoc. 4 : 8) ; un être fini satisfaire un Etre infini, la caution d'un être imparfait suffire à l'Etre parfait. Le prix d'une victime doit être nécessairement en rapport avec la dignité de celui à qui elle est offerte. Quel est le roi, lésé dans ses intérêts, qui se contenterait d'une réparation insignifiante ? Un sujet, qui voudrait se

rendre favorable un prince irrité, lui présenterait-il une offrande sans valeur ? L'humanité elle-même l'a bien compris, car, dans son désir de calmer le courroux de Dieu, elle est allée jusqu'à s'offrir à Lui en sacrifice. La justice infinie de Dieu réclamait une satisfaction d'un prix infini, et celle-ci ne pouvait être offerte que par un Etre doué d'une dignité égale à celle de Dieu. Or, cet être ne pouvait se trouver parmi les créatures, car une créature est de sa nature finie, limitée et incapable de traiter d'égal à égal avec son Créateur.

Un fait initial, qui est comme le principe générateur de tous les autres, c'est celui de la substitution de Jésus à l'humanité. Jésus a incarné en sa personne notre race entière pour la sauver de la condamnation (Rom. 5 : 10-21 ; 6 : 16, 21, 23 ; Jac. 1 : 15 ; 5 : 20). N'ayant pu rentrer en grâce auprès de son Créateur, dont elle s'était attiré la colère (Mat. 3 : 7 ; Jean 3 : 36 ; Rom. 1 : 18, etc.), Jésus s'est offert à sa place comme une victime expiatoire d'agréable odeur (Eph. 5 : 2). Il a assumé la responsa-

bilité de son péché en s'associant à elle, en s'identifiant et en faisant corps avec elle, en ressentant ses tristesses, ses tourments et son opprobre, de telle sorte qu'on peut dire que Jésus en Golgotha a été l'expression la plus authentique et la plus haute de l'humanité, et qu'en lui elle a été à la fois frappée et réhabilitée.

Ce qui prouve avec la dernière évidence que le sacrifice accompli sur le Calvaire avait bien ce caractère de substitution, c'est que le Fils de Dieu, qui était exempt de toute faute (Héb. 4 : 15), et sur lequel la loi de Dieu était sans droit et sans action, n'avait pas besoin de donner sa vie pour satisfaire à cette loi et se rendre Dieu favorable, puisqu'il ne s'était pas attiré son courroux. Sa mort a donc eu lieu, non pour lui, mais pour nous... Qu'est-ce, en effet, qui nous attire la condamnation de Dieu, si ce n'est le péché ? et comment Jésus peut-il détruire le péché et ses suites redoutables, s'il ne subit pas en sa personne le châtement encouru par le péché ? C'est une nécessité réclamée par l'inviolabilité de la loi de Dieu. — *Cours de dogmatique.*

E. ARNAUD, pasteur.

L'APPEL DE DIEU

Prédication de frère L.-H. Christian, à Collonges-sous-Salève, le 11 juillet 1924.

On demandait à Ruskin sa définition d'une prédication. Il répondit : « C'est une demi-heure passée à réveiller les morts. » Sur l'ordre de Moïse, Aaron courut se placer entre les morts et les vivants « pour arrêter une plaie ». Des pasteurs avaient une entrevue avec le président Wilson. Il leur dit : « Nous autres, hommes d'Etat, nous portons de grandes responsabilités. Les hommes d'affaires en portent de grandes également, mais c'est vous qui portez les plus grandes. » Cela est surtout vrai de nous qui annonçons le prochain retour du Seigneur.

Un écrivain célèbre visitait l'Europe. On lui demanda : « Que faut-il pour guérir l'Europe ? — Un nouveau prophète ; quelqu'un qui nous tire des ténèbres à la lumière. » Ce prophète c'est le message final et ceux qui le proclament.

Si on me demande quel est notre plus grand besoin, je réponds : « Des prédicateurs plus puissants, plus consacrés, des hommes qui sachent gagner des âmes. »

Certains d'entre vous savent que Dieu les appelle. Quelques-uns ont trébuché dans l'opprobre et n'ont pas compris leur vocation divine. D'autres se contentent facilement, et voient dans leur vocation un moyen de gagner leur vie, une occupation ordinaire, une profession.

Quel fut le plus grand prédicateur, Jonas ou Jean-Baptiste ? Jonas, qui partit avertir Ninive de sa destruction dans les quarante jours, fut puissant. Jean-Baptiste, qui prépara la venue du Seigneur, le fut davantage. Il est le type de l'Eglise finale. Il reconnaissait qu'un homme ne peut rien s'il ne lui est donné du ciel. Il se disait « la voix » de celui qui prépare le chemin du Seigneur. Il ne savait appelé, il connaissait son message, il le vivait, et il le scella de sa vie. Il ne prêcha que deux ans, mais il remua le monde.

Jésus avait une vocation divine. Il avait des ordres du ciel. Jean 8 : 26-29.

Abraham, de même, fut appelé (Héb. 11 : 8) hors de son pays.

Moïse fut appelé de Dieu dans le buisson ardent Exo. 3 : 4, 7, 10. Voyez la répugnance de Moïse. Il est mauvais orateur et l'œuvre est difficile. Dieu est obligé de le pousser. C'est un bon signe. Beaucoup se croient appelés, qui ne le sont pas. Ceux-là sont poussés par l'intérêt. De tous les prophètes, patriarches et rois, ceux qui ont été appelés de Dieu ont réussi. Samuel, Daniel, Jérémie sont dans ce cas. « C'est moi qui vous ai choisis, dit Jésus, afin que vous portiez du fruit. »

A la conversion, c'est nous qui choisissons le Christ ; à l'entrée dans l'œuvre de Dieu, c'est Lui qui nous choisit.

Avant de choisir ses douze apôtres, Christ passa la nuit en prière. Il en choisit onze. Les disciples choisirent le douzième, Judas ; qui était riche et influent.

Mais quel lamentable résultat !

L'appel le plus remarquable est celui de Paul. « Paul, apôtre, non de la part des hommes, ni par un homme, mais par Jésus-Christ et Dieu le Père. » Gal. 1 : 1. Aussi dans les heures les plus sombres de la persécution, en butte à la haine des Juifs, des Romains, des chrétiens judaïsants, il resta ferme ; ce qui le fortifie, c'est l'appel d'en haut, Dieu est sa force.

L'appel de Dieu nous parvient souvent par l'intermédiaire de l'Eglise. C'est le cas de Josué. Dieu dit à Moïse : « Prends Josué, fils de Nun, et pose ta main sur lui. » Josué accepta l'appel de l'Eglise de Dieu.

« Pendant qu'ils servaient le Seigneur dans leur ministère et qu'ils jeûnaient, le Saint-Esprit dit : Mettez-moi à part Barnabas et Saul pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés. » Act. 13 : 2. Paul prêchait depuis quatre ans, et voici que l'Eglise donne sa sanction à son appel.

Mais l'appel qu'elle donne, l'Eglise peut le révoquer. Dieu appela Saül, puis il lui retira son appel. L'Eglise a le même droit. Judas perdit son mandat. Pierre fut en grand danger de le perdre, un jour, mais il s'humilia.

Écoulons saint Paul :

« Ne suis-je pas libre ? Ne suis-je pas apôtre ? N'ai-je pas vu Jésus notre Seigneur ? N'êtes-vous pas mon œuvre dans le Seigneur ? Si pour d'autres je ne suis pas apôtre, je le suis au moins pour vous ; car vous êtes le sceau de mon apostolat dans le Seigneur. » I Cor. 9 : 1, 2.

Voilà la preuve véritable de notre appel, et non pas l'éloquence, la prestance ou la personnalité. *Paul était orateur, mais quel était le sceau de son appel ? Les troupeaux suscités, les conversions nombreuses, l'incendie des mauvais livres à Ephèse. Ce principe existe encore aujourd'hui.

On raconte une légende : A son retour au ciel, Jésus fut abordé par Gabriel qui lui dit : « Comment as-tu pu quitter la terre ? Qui as-tu laissé là-bas ? — Mes apôtres. — Pierre ! Jean !! Thomas !!! Mais ils ne sont pas capables de faire ton œuvre. Laisse-moi y aller à leur place. — Non, attends seulement, répondit Jésus, et tu verras les grandes choses que je vais faire par eux. »

Je crois que Dieu nous a tous appelés ; mais veillons à ce que ce dernier message qui nous est confié soit proclamé sans que nous y imprimions de tare. Vous pouvez avoir converti 10, 20, 30 âmes, mais combien en avez-vous éloignées de Dieu ? Cette œuvre est solennelle, sainte et divine. Montrons-nous dignes d'y avoir une part.



Fréquentation et mariage

M^{me} E.-G. WHITE

II

Le psalmiste pose la question : « Comment le jeune homme rendra-t-il pur son sentier » ? Et il répond : « En se dirigeant d'après ta parole. » Le jeune homme qui fait de la Bible son guide n'ira point se fourvoyer loin du sentier du devoir et de la sécurité. Ce précieux Livre lui aidera à conserver un caractère intègre, à être véridique, à éviter la tromperie.

« Tu ne déroberas point », est une parole écrite par le doigt de Dieu sur les tables de pierre. Et cependant, qu'il est fréquent de voir pratiqué et excusé le vol clandestin des affections ! Grâce à une fréquentation dissimulée, à une correspondance secrète, on réussit dans une certaine mesure à dérober à des parents l'affection d'une jeune personne inexpérimentée, qui ignore où la conduit un jeune homme dont la conduite à cet égard montre qu'il est indigne de son affection.

La Bible condamne tout genre de malhonnêteté, et exige la droiture en toutes circonstances. Celui qui fait de la Parole de Dieu le guide de sa jeunesse, la lumière de son sentier, lui obéira en toutes choses. Il ne transgressera ni un iota, ni un trait de lettre de la loi pour atteindre un but quelconque, dût-il pour cela faire de grands sacrifices. S'il croit à la Bible, il sait qu'il perd la bénédiction de Dieu dès l'instant où il s'écarte du sentier d'une stricte rectitude. Il aura beau paraître prospérer pendant un temps, il récoltera sûrement le fruit de sa conduite.

Un grand nombre des relations prématurées et

inconvenantes qui se forment à cette époque du monde sont placées sous la malédiction de Dieu. Si la Bible laissait ces questions dans le vague et l'incertitude, ce qui se fait aujourd'hui parmi la jeunesse en matière de liaisons réciproques serait peut-être excusable. Mais les exigences de la Bible ne sont pas équivoques. Elles demandent la pureté parfaite dans les pensées, les paroles et les actions. On devrait remercier Dieu de ce que sa Parole est une lumière à nos pieds, et de ce que le sentier du devoir n'est pas incertain. La jeunesse devrait avoir à cœur de consulter ses pages et de suivre ses conseils, car elle est certaine de commettre de graves erreurs en s'en écartant.

S'il est un sujet qui devrait être considéré avec calme et avec un jugement rassis, c'est le sujet du mariage. Si jamais on a besoin des conseils de la Bible, c'est avant de se lier pour la vie. Mais l'idée qui règne, c'est que dans ce domaine le sentiment doit servir de guide. Aussi, trop souvent, un sentimentalisme maladif prend les choses en mains, et mène ses victimes à la ruine. C'est le sujet, entre tous, sur lequel la jeunesse montre le moins d'intelligence. Elle refuse même, sur cette question, de raisonner. L'idée du mariage exerce sur elle une puissance ensorcelante, où la soumission à Dieu est complètement ignorée. La raison et les sens enchaînés, elle marche de l'avant dans la cachoterie et le mystère, comme si elle avait peur que quelqu'un ne se mette en travers de ses plans.

La manière furtive et clandestine dont les fréquentations et les mariages sont conduits, est la cause d'une somme de chagrins dont Dieu seul connaît la limite. Des milliers d'âmes ont fait naufrage sur ce rocher. Des chrétiens de profession, d'une conduite honorable, et qui semblent raisonnables sur tout autre sujet, commettent ici des erreurs effrayantes. Ils manifestent une obstination irrépressible à tout raisonnement. L'impulsion des sens les fascine à tel point qu'ils n'ont aucun désir de sonder la Bible et de se mettre en rapport avec Dieu.

Satan sait exactement de quels éléments il dispose ; aussi met-il sa sagesse infernale à réquisition pour faire tomber les âmes dans ses filets et les conduire à la ruine. Il surveille sa victime pas à pas. Il l'assaille de suggestions, et fréquemment ces suggestions prennent la place de la Parole de Dieu. Ce filet dangereux, finement tissé, souvent même sous l'aspect d'un voile lumineux, est jeté au bon moment sur les jeunes et les insouciants. Ceux qui y tombent se déchirent aux épines de la douleur. Et voilà pourquoi on rencontre partout des épaves humaines.

(La fin prochainement.)

Soyons vrais.

Quand un homme commet quelque hypocrisie, quelque tromperie, c'est lui-même qu'il trompe ; il perd le contact de son être véritable. Le fond de l'âme se dévoile toujours. Jamais le vol n'enrichit ; jamais l'aumône n'appauvrit ; le sang répandu rejaillit toujours sur le meurtrier. Dès que le moindre mensonge se mêle à ce que nous disons, soit que notre vanité entre en jeu, soit que nous cherchions à produire une bonne impression, immédiatement l'effet de nos paroles est vicié. Si je dis la vérité, il semble que l'univers vibre à l'unisson, et que tout être vivant se lève pour rendre son témoignage, jusqu'à l'herbe même dont les racines s'enfoncent dans la terre. — Emerson.

“ Pour le Dimanche ”

Examen d'une brochure de M. le pasteur Guiton, de Paris

IV

La page 16 de la brochure que nous examinons renferme un sixième argument en faveur du dimanche. Le voici dans les termes mêmes de M. Guiton :

« Le Dimanche chrétien est aussi « le jour de repos de l'Éternel », le « jour du Seigneur ». (C'est la brochure qui souligne.) Il est vraiment « mis à part », « sanctifié » par des multitudes de croyants. Qui dira tout ce que l'Église de Jésus-Christ à travers les siècles doit au dimanche ? Qui dira la beauté, la noblesse, la grandeur, l'efficacité du dimanche aux jours de la Réforme et du Réveil ? Le dimanche d'un Calvin, d'un Wesley, d'un Adolphe Monod, d'un Vinet, d'un Moody, d'un Spurgeon ; le dimanche de nos pères ; le dimanche du culte public, des écoles pour la jeunesse, des réunions en plein air, des visites, du soin des malades et des affligés ; le dimanche du recueillement et de la prière, le dimanche de la Bible [!] ; le dimanche de l'adoration et de la charité.....

« L'histoire de l'Église glorifie le dimanche ; le dimanche a reçu la bénédiction du Seigneur ; la substitution du dimanche au samedi comme jour de repos, comme jour du Seigneur, s'est pleinement justifiée par les fruits excellents qu'elle a portés. Le dimanche pratiqué dans le Seigneur et pour le Seigneur a été une force incalculable pour la gloire de Jésus-Christ, le salut des pécheurs et le bien de l'humanité. C'est certainement pécher contre la vérité que de nier ou de cacher ces signes manifestes de l'approbation d'En-Haut. »

Nous ne voulons ni « pécher contre la vérité » ni nier les bénédictions spirituelles dont les vrais chrétiens observateurs du dimanche ont été et sont encore les récipiends, ce jour-là. Nous y reviendrons. Mais la première question qui se pose, nous semble-t-il, est celle-ci : des émotions religieuses, si pures soient-elles, peuvent-elles prévaloir contre un commandement de Dieu ? Peuvent-elles dispenser de se conformer à une institution divine ? peuvent-elles, en un mot, autoriser une désobéissance quelconque à la volonté révélée du Créateur ?

Et sinon, quelle valeur donner à ce nouvel argument — que nous appellerons l'argument *sentimental* — si ce n'est une valeur négative ? Et peut-on suivre M. le pasteur Guiton lorsqu'il tire des bénédictions religieuses ressenties le premier jour de la semaine, les conclusions *doctrinales* qui suivent :

Le Dimanche chrétien est aussi « le jour du repos de l'Éternel » — Il est vraiment « mis à part » — Il a reçu la bénédiction du Seigneur — Sa substitution au Sabbat s'est pleinement justifiée ?

Comme pour l'appel aux pères de l'Église, nous sommes obligés d'en appeler au témoignage de la Parole de Dieu, juge de toutes les controverses. Et nous demandons : Comment concilier les conclusions qui précèdent avec les principes bibliques posés au début de la brochure ?

Son auteur se dit humblement soumis à l'autorité souveraine et absolue de l'Écriture sainte de l'Ancien et du Nouveau Testament ; — il affirme « bien haut » « son respect indéfectible pour le Décalogue, dont tous les commandements, y compris le quatrième, infiniment et également précieux, ont une

valeur impérissable » ; — il déclare, pour parler avec saint Jacques, que si quelqu'un observe toute la loi à part un commandement qu'il viole, il est coupable comme s'il les avait violés tous ; — et il reconnaît que dans le quatrième commandement non seulement c'est le septième jour que Dieu a béni, mais que le septième jour c'est le samedi.

La contradiction n'est-elle pas flagrante ? Et semble-t-il possible que des chrétiens consciencieux, intelligents, instruits — mis en présence de cette situation — puissent adhérer encore au dimanche sans un ordre divin, scripturaire, précis ?

*
**

Qu'on nous permette de supposer que cette double série de déclarations contradictoires — celles concernant le dimanche et celles concernant la Loi divine — soit soumise à un nouveau converti de la Corée, de la Perse ou du Nyassaland. Pour peu qu'il soit doué d'intelligence, il nous paraît qu'il ne pourra imaginer qu'une seule explication à cette incroyable antithèse ; son exclamation ne pourra pas être autre chose que celle-ci :

« Sûrement, le Dieu qui a donné le quatrième commandement aura lui-même changé ou donné l'ordre de changer le Sabbat. Si le dimanche lui a été substitué, comme jour du Seigneur, c'est parce que soit le Créateur, soit son Fils a, de sa propre autorité, ordonné cette substitution. »

Et nous imaginons la stupéfaction de notre païen de conversion récente lorsqu'on lui dira :

Détrompe-toi : ni Dieu ni Jésus-Christ n'a changé le jour du repos. Pas un mot de la Bible n'enregistre l'abolition du Sabbat et l'institution du dimanche. Pas un indice dans le Nouveau Testament ne trahit l'observation du premier jour de la semaine par l'Église apostolique.

Et ce ne sont pas les sabbatistes seuls qui le disent ; c'est la brochure de M. Guiton elle-même. On y trouve ce fait exprimé, implicitement et explicitement, plus d'une demi-douzaine de fois :

a) par son appel au témoignage et à la pratique des chrétiens des 2^e, 3^e et 4^e siècles, témoignage compromettant pour un protestant, et auquel l'auteur attribue une grande « valeur » (pages 4 à 6) ;

b) par une suite de possibilités, de probabilités et d'inférences (pages 6 et 7) qui prouvent qu'il n'y a pas de preuves positives ;

c) par l'argument que nous considérons, tiré des bénédictions qui ont résulté de l'observation du dimanche pour « des multitudes de croyants » (page 16), argument qu'on ne songerait jamais à invoquer s'il existait un *ordre* divin.

d) par la déclaration que les apôtres n'ont « pas décrété », et que « le Nouveau Testament n'a pas institué nettement le dimanche » (page 8) ;

e) par le regret exprimé (avec Vinet) que le dimanche ne soit pas une « institution » divine, et qu'il soit ainsi privé de « l'autorité » dont il jouirait s'il avait été « institué par Jésus-Christ » (p. 17.)

L'angoissant problème se résout donc devant nos yeux sous cette forme : le transfert du jour du repos du Sabbat au Dimanche n'a pas été accom-

pli par l'autorité ou avec le consentement de Jésus-Christ ; depuis dix-sept ou dix-huit siècles, le quatrième commandement est méconnu et violé, dans sa lettre et dans son esprit ; la Loi prononcée au milieu des foudres du Sinaï, et écrite sur la pierre par le doigt de Dieu, a été remplacée par une loi humaine, par une tradition de l'Eglise.

*
**

Nous sommes loin de nier les bénédictions dont jouissent les observateurs du dimanche, puisque la plupart d'entre nous les avons ressenties avant de passer à la sanctification du Sabbat. Il y a eu, il y a encore — mais ils sont probablement peu nombreux aujourd'hui — ceux qui observent scrupuleusement le dimanche, et nous n'avons aucun désir de contester ou de leur enlever les joies spirituelles que Dieu leur accorde. Mais qu'on nous permette de faire observer que si leurs cultes, leurs visites de charité, leurs heures de recueillement ont été témoins de la présence du Saint-Esprit, ce n'est pas là une preuve que le premier jour de la semaine occupe légitimement la place assignée au Sabbat dès l'origine du monde.

L'argument tiré des jouissances religieuses, des aspirations à la sainteté, des heures de contemplation conduit à des conclusions que M. le pasteur Guilon est le premier à repousser de toutes ses forces. Entre les mains des anglicans, des catholiques, des juifs et des mahométans, il sert à prouver la supériorité de chacune de ces formes de culte sur leurs rivales, à prouver la supériorité de la tradition sur la Bible, de la synagogue sur l'Eglise, de Mahomet sur Jésus-Christ.

Si Dieu a eu égard en tout temps et en toute région à la sincérité de ses adorateurs, s'il leur accorde des ondées de sa présence et des rayons de sa grâce, c'est non pas en vertu mais en dépit de leurs erreurs ; c'est dans le but de les pousser à le chercher comme en tâtonnant, et à marcher toujours plus dans la lumière et vers la lumière.

Bien plus et bien mieux que les fidèles observateurs du dimanche, ceux qui ont goûté les délices du jour de repos de l'Eternel — du jour béni au jardin d'Eden et confirmé au Sinaï — pourraient tirer gloire en faveur de leur cause des bienfaits spirituels de leur obéissance. Mais ils ont mieux que cela, et la question de l'obéissance, pour eux, passe loin avant celle des jouissances et récompenses spirituelles.

Et puisqu'on nous parle des grands hommes de Dieu, des héros de la Réformation et du Réveil, nous pouvons bien dire qu'à notre humble point de vue, la vraie manière de les honorer, ce n'est pas de les croire infaillibles et de les suivre servilement, — ce serait condamner en principe toute dissidence : baptiste, méthodiste ou autre — mais de marcher comme ils l'ont tous fait, et comme ils le feraient encore à notre place, dans les lumières nouvelles que Dieu fait briller sur notre chemin.

C'est à cela que quelques hommes du Réveil parmi les plus éminents invitent les protestants depuis trois quarts de siècle. Le vénéré pasteur Ami Bost disait vers 1850 :

« Quand le jour en sera venu, et je crois qu'il n'est pas loin, nous verrons qu'il nous reste encore certaines choses à apprendre, quelques erreurs à déposer. » (*Mémoires.*)

Le comte de Gasparin écrivait en 1860 :

« Notre grande espérance, ... c'est la réforme du dix-neuvième siècle. — Achever la Réforme, c'est le

seul moyen de la sauver. Le protestantisme... n'a pas le droit de s'arrêter aux réformateurs, car sa base n'est pas dans l'histoire, elle est dans l'Écriture...
« Nous ne serions pas forcés de compléter aujourd'hui la réforme, si nos pères avaient osé être des hommes de principes, coûte que coûte, sur tous les points. Les principes violés au seizième siècle se vengent au dix-neuvième. »

« Nous avons à retourner à ces vieilleries qu'enseignaient les apôtres... Nos espérances ne se réaliseront point si nous nous contentons de revenir simplement au protestantisme historique et aux simules du seizième siècle. Ce n'est pas avec elles que nous ferons des conquêtes aujourd'hui. Il nous faut quelque chose de plus nouveau, c'est-à-dire de plus ancien ; il faut que, dépassant les réformateurs, nous sachions retourner jusqu'aux apôtres... Es-sayons, je vous en supplie... (*L'Eglise.*)

C'est exactement ce que les sabbatistes ont eu le courage de faire, par une pure grâce de Dieu, une grâce qu'Il est prêt à donner à toute âme désireuse de le glorifier à tout prix.

✠ ✠ ✠

Retournons aux "anciens sentiers"

(Suite et fin)

Il y a ici sûrement de quoi retourner aux anciens sentiers. Quand à l'heure et au nombre des repas, je lis ce qui suit :

« La plupart d'entre nous se portent mieux avec deux repas par jour qu'avec trois. Quelques-uns, vu les circonstances, ont besoin de prendre quelque chose à l'heure du souper. Mais ce repas devrait être léger. Personne ne doit poser de règle pour les autres ni prétendre que l'on doit faire exactement comme lui. » (*Christian Temperance*, page 58.)

Le système des deux repas était généralement adopté parmi nous. James White disait en 1871 :

« Les adventistes du septième jour ont adopté les deux repas par jour au lieu de trois. Mais ce n'est pas une règle dans l'église.... Et quand vous leur demandez s'ils peuvent accomplir autant de travail sans viande et sans le troisième repas, ils vous diront qu'ils en font davantage, et qu'ils jouissent davantage de la vie. Et c'est là l'expérience de chacun, qu'ils soient professionnels ou qu'ils fassent de gros travaux. » (*Christian Temperance*, page 216.)

Le frère J.-N. Andrews écrivait ce qui suit :

« Un des effets immédiats que j'ai ressentis de l'abandon de mon troisième repas a été d'être complètement débarrassé de toute indisposition matinale. En renonçant au souper, j'ai congédié quelque chose comme un être vivant qui me rongerait l'estomac tous les matins avant déjeuner. Je me suis aperçu par là que mon estomac ne se plaignait pas d'un défaut de nourriture, mais précisément du contraire. Au lieu de se reposer durant la nuit, il n'avait cessé de travailler à se débarrasser du souper. » — *Idem*, page 266.

Mais aujourd'hui, dans la majorité des familles adventistes, si mes observations sont exactes, l'habitude des deux repas semble être une chose inconnue. Sœur White a fait la remarque que quelques-uns d'entre nous creusons notre tombe avec les dents. A en juger par les soupers tardifs et plantureux qui sont le fait d'un grand nombre, il faut conclure que la plus grande partie de ce travail de croque-mort se fait la nuit. Or comme le travail de nuit se paie plus cher que le travail de jour, il y a lieu de croire que l'estomac pourrait bien nous présenter un jour une note assez salée.

Retournons aux sentiers d'autrefois. Si l'on voyait

une réforme générale parmi nous à cet égard, il est probable que le niveau de la santé serait amélioré de beaucoup.

IV. LA PROPRETÉ. Cette loi physique semble si évidente, qu'il est difficile de croire qu'il puisse y avoir un recul sur ce point. Et cependant, il y a lieu de craindre qu'un grand nombre parmi nous ne comprennent pas la nécessité de bains fréquents. Ce qui a besoin d'être tenu en état de propreté, aussi bien que le corps, ce sont les alentours de la maison elle-même, c'est le vêlement, c'est la literie et les vêtements de nuit, aussi bien que les vêtements du jour.

« Il arrive que la grange et la volière soient près de la maison d'habitation, ainsi que les fosses à purin et les fosses à égout, et il s'en dégage des émanations productives de fièvre typhoïde si incontestables, qu'on se demande comment les habitants y échappent. » — *Idem*, pages 183, 184.

Méfiez-vous de la fosse à égout et de ses senteurs immondes. Retournons aux anciens sentiers indiqués dans Deutéronome 23 : 12-14.

V. LE COSTUME. Les personnes qui connaissent l'histoire de notre dénomination n'ont pas besoin qu'on leur raconte toute l'importance qu'attachaient nos fondateurs à la question du vêtement. Les adventistes portaient des vêtements simples. On ne suivait pas les modes pernicieuses du jour. Le costume modeste de nos membres les faisait fréquemment reconnaître. On soulignait tout particulièrement la nécessité de protéger toutes les parties du corps. Il n'est que trop évident aujourd'hui que quelques-uns parmi nous ont besoin de retourner aux anciens sentiers et de porter des vêtements hygiéniques et modestes à la fois. Que d'enfants de tout âge, parmi nous, aux bras et aux jambes nus, ou à peu près, que l'on envoie à la mort aussi cruellement que les parents païens qui jetaient leur progéniture dans les bras de Moloch !

« La moitié des maladies de femmes ont pour origine un costume contraire à la santé. » — *Health Reformer (Healthful Living)*, page 123.

VI. L'EXERCICE. Il est probable que la majorité des gens prennent suffisamment d'exercice, et pourtant l'introduction des machines économisant la main-d'œuvre, et permettant aux ouvriers des manufactures de travailler assis, les prive souvent d'un exercice essentiel. L'automobile et les autres moyens de transports ont réduit la marche à un minimum et généralisé les habitudes sédentaires. Si l'habitude de la marche et d'autres formes d'exercices musculaires étaient remis en honneur chez ces gens, ils pourraient constater bientôt une amélioration notable de leur santé. Par contre, il y a des personnes qui travaillent trop : Nous faisons surtout allusion à celles qui, enfermées dans l'intérieur de leur foyer, baignent du soleil levant au soleil couchant, et dont le travail n'est jamais achevé. Ces personnes-là ont droit à des périodes de récréation et de repos résultant d'une meilleure distribution de leur travail.

VII. LE REPOS. L'exercice appelle le repos, et vice-versa. Dieu a destiné la nuit au repos. « Le sommeil du travailleur est doux. » Eccl. 5 : 11. Une activité inquiète caractérise la société aussi bien au point de vue social qu'au point de vue politique. Que de gens sont pris dans l'engrenage et dans le tourbillon des activités sociales qui devraient, pour obéir aux lois de la nature, se reposer tranquillement dans leur lit ! Il y a cinquante ans, cette tendance fâcheuse n'était pas aussi générale qu'aujourd'hui. Il y a lieu de revenir en arrière à cet égard.

VIII. LES BOISSONS. Evitons les stimulants, les narcotiques, les épices et les drogues. Nous aimerions croire que ces articles malsains sont bannis de la table et du foyer de tous ceux qui se préparent pour le dénouement final. Toutes ces substances nuisibles et pernicieuses avaient été bannies du sein du peuple adventiste à l'origine de la Réforme sanitaire. Mais nous craignons que, ces derniers temps, on ne se soit beaucoup écarté de ce principe. Prenez par exemple la question des drogues. Qu'il est fréquent de voir nos gens recourir à quelque médecine populaire ou à quelque flacon à la mode, par ignorance de moyens meilleurs.

Si l'on pouvait faire une tournée générale de nos armoires, et jeter à la voirie tous les petits et grands flacons qui s'y entassent, on pourrait espérer un bien meilleur état de santé.

« Le nombre de personnes qui meurent par l'usage des médecines est plus considérable que ceux qui seraient morts de maladie, si on avait laissé la nature se débattre elle-même. » — *How to Live*, chap. III, page 61.

IX. TRAITEMENT DES MALADIES. La vraie réforme sanitaire renferme l'usage des remèdes naturels. Peu de gens comprennent les bienfaits de l'eau. Ceux qui les connaissent ne voudraient les échanger contre aucun genre de médecine à base de poison. A part les traitements à l'eau, il y a l'électricité, le massage et les bains de soleil.

« Employez les remèdes que Dieu vous donne. L'air pur, le soleil et l'usage intelligent de l'eau sont autant de moyens bienfaisants en vue de la restauration de la santé. » — *Healthful Living*, p. 247.

X. CHASTETÉ. Dans ce dernier précepte, nous voyons s'opérer la rencontre de la loi morale et de la loi physique. L'apôtre Paul nous dit : « Quelque autre péché qu'un homme commette, ce péché est hors du corps ; mais celui qui se livre à l'impudicité pèche contre son propre corps. » I Cor. 6 : 18. On ne voit pas facilement comment le corps pourrait souffrir d'actions telles que l'idolâtrie, le blasphème, le vol ou le mensonge. Mais aucune langue ne peut décrire les souffrances et la vie malheureuse qui résultent des pratiques honteuses de la violation du septième commandement du décalogue. Le seul moyen d'éviter ces conséquences fâcheuses, c'est d'être chaste en pensée, en paroles et en actes.

Il ne semble pas qu'il dût y avoir besoin parmi nous, qui nous préparons à être enlevés au-devant du Seigneur, de recommandations à cet égard. Mais, entourés d'une vague d'immoralité comme nous le sommes, nous avons besoin de prendre garde, si nous ne voulons pas être entraînés avec le monde, loin de la pureté primitive de l'Evangile de la santé, sur les sentiers du péché, de la maladie et de la mort. Comment ceux qui vont au cinéma et à des spectacles semblables, où la moralité est ignorée, peuvent-ils rester fidèles au niveau élevé auquel nous sommes appelés ?

Depuis l'introduction des principes sanitaires parmi nous, les vérités du troisième message ont atteint les extrémités de la terre, et ont été embrassées par des foules de gens empêchés par les circonstances de les mettre pleinement en pratique. C'est surtout le cas en ce qui concerne la nourriture. Rappelons que Dieu n'exigera de ceux qui se trouvent dans ces circonstances que ce qu'il leur est possible de faire, et qu'Il tiendra compte de l'entourage, des conditions et de leurs bonnes intentions.

(R. & H.)

F.-D. STARR.

POUR LES JEUNES

Une Suisseuse en Orient

VIII

A Constantinople. — Mon baptême. — Jours de paix. — Moments ineffables. — Lettre de frère Buzugherian.

Le 10 octobre 1919, nous traversâmes le Bosphore, et bientôt, sortant des brumes du matin, Tzargrad, la Ville-reine, nous apparut dans toute sa splendeur. Si ce n'était pas encore la terre de la liberté, c'était du moins celle de la beauté. Quoiqu'il en soit, après les sables mouvants de la terre bolchéviste, nous sentions pour un temps la terre ferme sous nos pieds. Notre installation à Cadi-Reuy (un des faubourgs de Constantinople sur la côte d'Asie) fut longue et difficile, car nous manquions de tout. Enfin, peu à peu, tout s'organisa.

J'avais, d'après une adresse prise dans un de nos livres, écrit déjà deux fois à notre bureau, mais sans en recevoir aucune réponse. Je dus m'adresser en Suisse pour en avoir l'adresse exacte, et bientôt frère Ashod arrivait à Cadi-Reuy pour faire ma connaissance. Quelle joie ce fut pour moi de voir enfin un frère adventiste ! Les pasteurs, frères Erzberger et Buzugherian étaient absents à ce moment-là ; mais frère Ashod, serviable et zélé, n'épargna ni son temps, ni sa peine pour me mettre au courant de tout ce qui concernait l'église.

Il chargea sœur Miriam et son mari de venir me prendre pour me conduire à ma première réunion de Sabbat, et ce fut une vraie fête pour moi que ce petit voyage en bateau à vapeur, sur lequel nous trouvâmes encore d'autres frères. L'église me reçut très cordialement. Dans le courant de la semaine, frère Buzugherian, étant de retour, vint me voir, et il fut décidé que jusqu'à mon baptême, nous aurions une étude biblique chaque mardi à Cadi-Reuy chez frère Kaloustian.

Tout marchait à souhait, et l'été se passa de manière à me faire oublier les peines et les difficultés des années précédentes. Nos études étaient bien fréquentées ; d'autres personnes venaient de Péra pour les suivre, et la famille Kaloustian elle-même y assistait souvent, quoique n'étant alors pas adventiste. Le Sabbat, je retrouvais frère Kaloustian sur le bateau à vapeur, et nous allions ensemble au culte.

Après le service, j'allais quelquefois à Rouméli-Hissar, chez frère et sœur Buzughérien, frère Ashod nous servant d'interprète. Nous faisions, ces jours-là, quelque belle promenade sur les hauteurs environnantes, et nous ne nous lassions pas de parler de nos expériences personnelles, nous étant trouvés les uns et les autres dans des situations analogues. Le récit de nos merveilleuses délivrances nous donnait l'occasion de remercier et de glorifier notre Dieu.

Les entretiens de frère Buzugherian étaient toujours des plus édifiants. On sentait en lui un chrétien formé à l'école de la souffrance et du renoncement. Il a été cruellement persécuté comme Arménien et comme chrétien sans que, pourtant, la sérénité de son caractère en ait été altérée. Jovial à ses

heures, il me disait une fois en plaisantant : « Avouez, sœur Amez-Droz, que vous n'avez jamais pensé qu'un jour vous viendriez à Constantinople pour y être baptisée par un pasteur arménien. »

— Il est vrai, lui répondis-je, mais qui peut sonder les voies de Dieu ? On ne peut que les adorer en silence.

L'été s'écoula ainsi paisiblement. Seulement, comme l'horizon politique s'assombrissait de plus en plus, je demandai d'être baptisée sans plus attendre, et il fut décidé que mon baptême aurait lieu à Rouméli-Hissar, le soir, et dans l'intimité des frères et sœurs de la maison du pasteur. C'est donc dans les eaux du Bosphore qu'un vendredi soir, je fus « ensevelie avec Christ par le baptême, et ressuscitée avec Lui par la foi. » Moment ineffable ! Heures inoubliables que celles qui suivirent ! Je n'étais plus sur la terre, et volontiers j'aurais dit, comme Pierre : « Il est bon de rester ici ! »

Quand nous revînmes à la maison, je me rappelai le cantique bien connu :

Pourquoi faut-il dans la plaine
Redescendre encor ?
Ici notre coupe est pleine
C'est un saint Thabor.

Il fallut pourtant redescendre dans la plaine, retourner parmi les Philistins, comme je disais chaque fois que je quittais des frères et sœurs. Cette fois-ci, c'était avec de nouvelles forces spirituelles que je reprenais la vie de chaque jour. Je me sentais plus près de mon Sauveur et de mes frères et sœurs en la foi.

Chers frères et sœurs d'Orient, si éprouvés dans la suite et pourtant si fidèles en la foi, ma pensée se reporte bien souvent auprès de vous, et je bénis notre Dieu de ce qu'Il nous accorde le privilège de nous rencontrer au pied du trône de la grâce, dans la prière et l'affection mutuelle en Christ. A Lui la louange, l'honneur et la gloire à jamais ! Amen.

Pully, 18 mai 1924.

[P. S. — Madame Kaloustian a accepté la vérité. — J'ajoute un fragment d'une lettre de frère Buzugherian, écrite à frère Yeretizian, avec prière de la traduire et de l'envoyer à sœur Amez-Droz.]

Buenos-Aires, 9 juillet 1924.

.....Et puisque nous savons que ce monde n'est pas notre patrie éternelle, nous ne sommes donc ici-bas que « des étrangers et des voyageurs », comme le disaient les croyants de l'ancienne alliance. Efforçons-nous donc de vivre avec crainte les derniers jours de notre pèlerinage, afin de ne pas être privés de notre salut. Comme vous le savez d'ailleurs, tout le peuple d'Israël sortit d'Egypte, mais ils n'entrèrent pas tous dans la terre promise. La plupart d'entre eux tombèrent morts dans le désert. 1 Cor. 10 : 1-6.

Craignons donc, de peur que nous ne fassions partie de ceux-là. La promesse de Dieu s'accomplira en faveur de ceux qui auront été fidèles jusqu'à la mort. Apoc. 2 : 10. Dans les derniers temps, « la charité de plusieurs se refroidira ». Les uns, abandonnant la vérité, retourneront au monde ; d'autres,

quoique disant des lèvres « Jésus vient bientôt », répéteront dans leur cœur : « Mon Maître tarde à venir », et se mettront à battre leurs compagnons de service. Mat. 24 : 48-49. Oui, heureux ceux qui auront été fidèles jusqu'à la fin !

Parfois, Satan vient vers moi, et après m'avoir rappelé toutes les scènes de souffrance que j'ai traversées pour Christ, il me dit : « Tu as été mis en prison à plusieurs reprises, et dans des lieux différents ; tes mains et tes pieds ont été chargés de chaînes ; deux fois, on t'a lié les bras et tu as été cruellement fouetté. A Alep, tandis que des milliers d'Arméniens, épouvantés par la mort, reniaient Christ pour accepter Mahomet, tu as préféré mourir plutôt que d'embrasser l'Islamisme. Après avoir subi toutes ces épreuves, tu ne peux être perdu. » Je réponds au tentateur : « Non. Satan ! Si je ne reste pas fidèle jusqu'à la mort, tout ce que j'ai enduré ne me sert de rien. »

Lorsque Jésus envoya ses disciples prêcher l'Evangile, Judas se trouvait avec eux. Il prêcha, il chassa les démons, mais finalement il fut perdu. Hyménée et Alexandre étaient d'abord des croyants, et pourtant, dans la suite ils s'attachèrent à Satan. Démas était l'ami de saint Paul, mais il finit par aimer le monde, et fut perdu. — Que celui qui est debout prenne garde qu'il ne bronche. 1 Cor. 10 : 12. Que Dieu nous protège et nous garde jusqu'à la fin sous ses ailes sacrées ! Amen.

Votre frère qui vous aime de tout son cœur,

A.-M. BUZUGHERIAN.



Tenez vos engagements

Un de mes amis était un jour en conférence privée avec le président Roosevelt avec lequel il discutait une affaire importante, quand le téléphone du président sonna. Le président prit le récepteur. Une voix enfantine demanda :

— Qui est là ?

— Le président. Qui êtes-vous ?

— C'est Albert Hayes. Arthur est-il à la maison ?

— Tu désires, mon petit ?

— Il m'a promis de venir jouer avec moi à deux heures, et voilà qu'il est trois heures, et il n'a pas encore paru. J'en suis désolé.

— Je vais voir cela tout de suite, fit le président avec autant de gravité que s'il se fût agi d'une affaire d'Etat. Décrochant le téléphone de sa demeure privée, il appela son fils Arthur, et l'entretien suivant s'engagea :

— N'avais-tu pas un rendez-vous pour aller jouer avec un camarade à deux heures ? Pourquoi ne l'as-tu pas tenu ?

— Tiens, c'est vrai ; je devais aller jouer avec Albert Hayes ; mais j'ai tout oublié.

— Vas-y tout de suite, et fais-lui des excuses.

Et le président d'adresser à son fils, à peu près en ces termes, un petit sermon sur la moralité des engagements :

« L'homme qui ne tient pas ses engagements est coupable d'une sorte de tromperie qu'il faut éviter comme toutes les autres. Quand tu as fait une promesse, grave-la tellement dans ton esprit que tu ne pourras pas plus l'oublier que si c'était un devoir moral ou religieux.

Cela est essentiel au développement d'un caractère viril. Si tu ne prends pas à cœur tes promesses et tes engagements, tu perdras tout sentiment du devoir, et toute ta carrière en sera affectée. Tu

n'es qu'un enfant ; mais si tu tiens les engagements maintenant, tu les tiendras toute la vie ; si tu les traites avec indifférence maintenant, il faudra ou bien que tu changes la méthode plus tard, ou bien que tu le résignes à faire un fiasco de ta vie. N'oublie jamais que l'honneur et la dignité t'ordonnent de tenir tes engagements, quitte à t'expliquer ou à t'excuser en temps voulu. »

(R. & H.)



Nos jeunes filles

Les conseils qui suivent peuvent être lus et mis en pratique avec profit.

Il faut apprendre à nos jeunes filles :

A cultiver l'assurance.

A cuisiner.

A coudre.

A vérifier une facture.

A laver et repasser.

A faire leurs robes.

A reprendre leurs bas et coudre leurs boutons.

A porter avec dignité des robes de vichy.

A porter des chaussures chaudes.

A dire non quand c'est non, et oui quand c'est oui.

A n'avoir pas de rapports avec des jeunes gens intempérants.

A ne pas craindre une bonne course.

A regarder au caractère et non pas à l'argent de leur prétendant.

A connaître tous les mystères de la cuisine, de la salle à manger et du salon.

A vivre de leur gage.

A apprécier un bon ouvrier sans-le-sou plus qu'une douzaine d'oisifs en pardessus et en canne. — Traduit.



Un numéro de la revue illustrée *La Vie Romande* consacre sa première page et trois beaux clichés à l'œuvre de la poterie de Carouge fondée par notre coreligionnaire Marcel Noverraz et son homonyme Pierre Noverraz. L'auteur de l'article, M. Edouard Martinet, rappelle que les 800 pièces qui sortent mensuellement de la poterie de Carouge sont tournées « sur un tour mù par le pied semblable à celui qu'employaient les Romains », il y a vingt siècles, et, ajouterons-nous, à celui qu'on employait en Israël au temps de Jérémie et des rois, 600 et 900 ans avant notre ère. Jér. 18 : 3-6 ; 1 Chron. 4 : 23.

Vases, pots à lait, saladiers, confituriers, lampes électriques, etc. (style 1830) y subissent une première cuisson de 24 heures à 800 degrés, puis, après la décoration en couleur sur émail, à une cuisson de 30 heures à 1000 degrés. « MM. Noverraz, conclut l'article, sont des artistes au talent certain et aimable. Que leurs ouvrages prennent place dans nos demeures ! »



Par l'honneur ou l'opprobre, la bonne ou la mauvaise fortune, la joie ou l'affliction, la contradiction ou l'approbation, par toutes ces choses, la vie de votre âme se fortifie. Ne pensez donc plus que vos épreuves n'entrent pas dans le plan de Dieu ; elles en font partie puisque c'est à travers bien des afflictions que nous devons entrer dans le Royaume de Dieu.

X.

NOUVELLES DE L'ŒUVRE

Le département de l'Education

Rapport présenté à la session de l'Union latine à Collonges, en juillet 1924.

Nous n'essayerons pas de parler, dans ce rapport, des débuts de l'œuvre de l'éducation dans l'Union latine. Lorsque nous sommes arrivés en Europe, — c'était en automne 1920, — les recherches qui avaient été faites pour trouver un local en France pour notre Ecole, n'avaient pas abouti. Nous avons donc été obligés, en 1920, de rouvrir notre école en Suisse, au chalet de la Lignière, sous Gland. Nous avons à notre disposition deux salles de classes et la chapelle ; les autres chambres servaient de dortoirs aux jeunes filles. Une vieille construction, « La Filature », située près du ruisseau qui borde la propriété du Sanatorium, servait de dortoir aux jeunes gens. Nous avons 43 élèves, soit 23 jeunes filles et 20 jeunes gens. Deux jeunes gens et deux jeunes filles fréquentaient notre école comme externes.

L'Esprit de Prophétie déclare catégoriquement :

« On devrait permettre à tous les jeunes gens et jeunes filles de jouir des privilèges et des bénédictions d'une éducation dans nos écoles, afin qu'ils puissent être inspirés à devenir ouvriers avec Dieu. » — *Test.*, Vol. VI, p. 197.

« Bien des parents font erreur en voulant distinguer entre leurs enfants dans la question de l'éducation. Ils font presque tous les sacrifices possibles en faveur de celui qui paraît le plus doué et le plus capable, mais ils ne sont pas disposés à croire que les mêmes privilèges soient nécessaires à ceux dont l'avenir est moins brillant. » — *Education*, p. 249.

Nous avons donc pris comme devise : « Toute notre jeunesse dans notre école », et nous encourageons les parents adventistes à envoyer à l'Ecole tous leurs enfants et pas seulement les plus doués.

Malheureusement, tous n'ont pas l'argent nécessaire pour payer leur écolage ; c'est pourquoi nous avons adopté le plan de la Conférence générale, qui est de gagner son écolage en faisant du colportage. Nos élèves peuvent colporter pendant les vacances d'été. S'ils vendent un certain nombre de livres, on leur accorde un escompte de 20 % sur le prix de l'écolage, et 50 % sur le montant des ventes. L'école ne perd pas entièrement ces 20 % ; elle ne le pourrait pas. Elle donne 3 $\frac{3}{4}$ %. Elle peut accorder cela, parce qu'elle reçoit à l'avance l'écolage d'un an. La société de traités paie 3 $\frac{3}{4}$ %, et la maison de publication 7 %. Les autres 5 % sont payés à l'école par l'Union. Cette dernière concession n'est pas comprise dans le plan d'écolage de la Conférence générale.

Pendant l'été 1921, sous la direction entendue de frère J.-A.-P. Green, onze élèves ont gagné leur écolage et 6 leur demi-écolage. En 1922, 17 ont gagné leur écolage et 22 un demi-écolage. En 1923, 37 ont gagné pas encore dire ce que notre jeunesse fera cet été, mais nous savons que quelques-uns ont déjà gagné leur écolage et que tous font des expériences intéressantes.

L'été de l'année 1921, trois délégués de l'Union latine assistèrent à la première convention de l'E-

ducation qui eut lieu en Europe à Nærum, du 11 au 14 juillet. Nous avons le plaisir d'avoir parmi nous les professeurs Howell et Irwin, de la Conférence générale, des représentants des trois Unions allemandes, de l'Union scandinave, de l'Union britannique et de l'Union latine. On adopta, lors de cette assemblée, l'établissement d'un cours de six ans d'études, dans les écoles supérieures de la Division européenne. Les études, dans ces écoles supérieures, consistent en trois années de cours généraux préparatoires et en trois années de cours spéciaux supérieurs pour pasteurs et professeurs. On adopta l'établissement d'un cours supérieur d'une année pour lectrices bibliques, et employés de bureau, nous réservant de l'augmenter à deux années lorsque cela nous semblerait utile. Nous avons immédiatement adopté ce plan d'études dans l'Union latine, et à partir de l'exercice 1922-23, nous avons porté à deux années les cours de lectrices bibliques et les cours commerciaux.

Notre splendide emplacement, ici à Collonges, fut providentiel. Il nous coûte presque un demi-million de francs, argent français. Nous avons installé notre Ecole en 1921-22. Comme la Conférence générale n'avait pas pu nous assurer frère A. Roth, de Haïti, comme directeur du séminaire, j'ai été obligé d'accepter cette responsabilité en plus des trois départements dont j'avais la charge. En novembre, nous eûmes la joie de voir Sœur H.-R. Salisbury prendre son travail de préceptrice. Elle se repose maintenant de ses travaux. Elle mourut victime de l'influenza, le 2 janvier 1923. Ses œuvres la suivent. Elle nous aida à organiser notre séminaire, et il lui revient une large part dans ses futurs succès.

Pour l'exercice 1921-22 nous avons inscrit 96 élèves : 53 filles et 43 garçons. C'est au commencement de l'exercice 1922-23 que frère André Roth prit la direction de l'Ecole. Ce fut une année excellente quoique marquée par le triste événement de la mort de Sœur Salisbury. Cette année-là nous avons 85 élèves : 44 jeunes filles et 41 jeunes gens.

Un congrès de l'Education et de la Jeunesse eut lieu à Collonges, du 30 novembre au 3 décembre 1922. Nous avons parmi nous les frères MacGuire et Simon. L'été suivant, j'ai assisté au congrès de l'Education et de la Jeunesse qui eût lieu à Colorado Springs du 5 au 19 juin. Je suis rentré pour assister aux assemblées annuelles de nos conférences locales ; et quelques jours avant l'ouverture de l'Ecole, profitant de la présence de frère Howell qui était en Europe à ce moment, nous avons eu un congrès de l'Education.

Nous avons commencé l'exercice 1923-24 avec un plus grand nombre d'élèves que jamais. Nous avons inscrit 124 élèves : 52 filles et 72 garçons. Ce record est dû en partie au succès qu'avaient eu nos jeunes gens dans le colportage, et à l'aide prêtée par le Fonds d'Education.

Chaque conférence a maintenant son Fonds d'Education, et l'Union en a également un pour aider aux champs missionnaires. L'argent de ces fonds est prêté par vote du comité de la conférence aux jeunes gens qui le méritent. Lorsqu'ils ont fini leurs études, ceux-ci remettent petit à petit, comme ils

peuvent, l'argent qu'ils ont emprunté afin qu'il puisse être de nouveau prêté à d'autres jeunes gens.

En 1921-22, la Conférence française aida ainsi à 8 élèves, et en 1922-23, elle aida à neuf. Le Fonds de la Conférence du Léman vint en aide à un élève en 1921-22, à 4 en 1922-23, et à 11 en 1923-24. Le Fonds de la Conférence belge vint en aide à 4 élèves en 1922-23, et à 5 en 1923-24. La Conférence de l'Est de la France vint en aide à 4. L'année passée, grâce à son Fonds, la Conférence du Nord de la France, aida à trois élèves, et la Conférence du Midi de la France au même nombre.

Le printemps dernier, une annexe fut ajoutée au bâtiment des jeunes filles. Cette nouvelle construction sert de salle à manger et de chapelle. Cet été, une annexe au bâtiment des jeunes gens doit être achevée ; elle servira de salles de classes ; en plus, au premier étage, il y aura quelques chambres pour les jeunes gens. Ce dont nous avons maintenant le plus pressant besoin, c'est d'un bâtiment administratif pour les bureaux, les salles de classes, la chapelle, la bibliothèque, la papeterie, les laboratoires, la salle de musique et les salles d'apprentissage industriels. Ceci nous permettrait de disposer d'un plus grand nombre de chambres pour les jeunes gens, et permettrait d'employer la salle à manger uniquement dans ce but. Nous espérons que frère Olson présentera ce besoin à l'Assemblée d'Automne, cette année, en Amérique.

Nous ne pouvons pas terminer ce rapport sans considérer l'œuvre des écoles d'églises dans cette Union. Voici quelques déclarations de l'Esprit de Prophétie :

« L'Eglise a une œuvre spéciale à faire en ce qui concerne l'éducation et l'instruction de ses enfants, afin qu'en fréquentant l'école, ou dans d'autres associations, ils ne soient pas influencés par des enfants qui ont de mauvaises habitudes... Le monde est rempli d'iniquité et méprise les commandements de Dieu. Les villes sont devenues comme Sodome et Gomorrhe, et nos enfants sont journellement exposés à toutes sortes de maux. Ceux qui fréquentent les écoles publiques sont souvent en contact avec des enfants que leurs parents négligent, d'enfants qui, en dehors du temps passé à l'école, sont abandonnés à eux-mêmes, et reçoivent l'éducation de la rue. Le cœur des jeunes est très impressionnable ; et si leur entourage n'est pas bon, Satan emploiera ces enfants mal élevés à influencer ceux qui sont mieux élevés. Ainsi, avant que les parents qui gardent le Sabbat s'en rendent compte, le mal a fait son œuvre, les leçons de dépravation sont apprises, et les âmes de leurs enfants sont corrompues. » — *Test.*, Vol. VI, p. 193.

« Dans certains pays, les lois obligent les parents à envoyer leurs enfants à l'école. Dans ces pays et dans les villes où il y a une église adventiste, des écoles devraient être établies, même s'il n'y a pas plus de six enfants pour les fréquenter. » — *Test.*, Vol. VI, p. 199.

« Lorsque le nombre des croyants augmente, et que des églises sont organisées, une école y aura une grande valeur et favorisera la permanence et la stabilité de l'œuvre. Nos ouvriers, dans un nouveau territoire, ne devraient pas se sentir libres de quitter leur champ de travail avant d'avoir donné aux églises confiées à leurs soins toutes les facilités nécessaires. Il faut non seulement qu'une humble chapelle soit érigée, mais aussi que tous les arrangements nécessaires soient faits pour l'établissement permanent d'une école d'église. » — *Test.*, Vol. VI, p. 108.

« Partout où il y a quelques observateurs du Sabbat, les parents devraient s'unir pour établir une école où leurs enfants puissent être instruits. Ils

devraient choisir un instituteur chrétien, qui, en missionnaire consacré, instruira les enfants et en fera des missionnaires. Qu'on emploie des instituteurs qui puissent donner aux enfants une éducation complète dans les branches générales, et qui considèrent la Bible comme le fondement et comme la vie de toute étude. » — *Test.*, Vol. VI, p. 198.

« Voilà l'œuvre qui doit être faite en Amérique, en Australie, en Europe, et partout où des groupes ont été organisés. Les groupes qui se développent ont besoin d'un lieu de culte. Il faut établir des écoles partout où l'instruction de la Bible peut être donnée aux enfants. La salle d'école est aussi nécessaire que la chapelle. » — *Test.*, Vol. VI, p. 109.

Fidèles à ces enseignements de l'Esprit de Prophétie, nous établissons des écoles d'églises aussi rapidement que nous pouvons obtenir des instituteurs qualifiés. Notre première école d'église fut établie à Gland, le printemps de l'année 1921. Nous fûmes obligés de rappeler d'Algérie un de nos prédicateurs, frère Eugène Rey, pour prendre la direction de cette école.

L'automne de l'année 1923, nous avons établi notre seconde école d'église à Barcelone, Espagne, avec Mlle Mercédès Sanz comme institutrice. Elle avait les brevets nécessaires pour enseigner en Espagne, mais elle est venue suivre les cours de la section pédagogique au séminaire pendant l'exercice 1921-22.

Nous venons d'ouvrir une troisième école d'église à La Chaux de Fonds, sous des conditions très favorables. Nous faisons des plans pour établir prochainement des écoles à Strasbourg, et à Bruxelles. Il faudrait établir le plus vite possible des écoles à Lausanne et à Genève. Nous recommandons à nos ouvriers d'encourager les jeunes gens doués à entrer dans notre section pédagogique, et à se préparer pour l'œuvre de l'éducation. Nous n'avons pas seulement besoin d'instituteurs, mais nous recevons des demandes d'instituteurs du dehors, et quand les colonies françaises seront ouvertes, nous aurons besoin d'un plus grand nombre d'instituteurs encore.

La préparation d'instituteurs en nombre suffisant est l'un des grands problèmes à résoudre dans cette Union.

Les enfants de notre école, à Gland, doivent passer leurs examens avec les élèves de l'école publique. Ceux de notre école de La Chaux-de-Fonds seront sous la même obligation. Nos enfants, à Gland, passent ces examens depuis trois ans, et chaque année, ils réussissent mieux que les enfants de l'école publique.

Pour le moment, 10 élèves sont inscrits dans notre école d'église de Barcelone, 12 dans celle de La Chaux-de-Fonds, et 15 dans celle de Gland.

Notre œuvre pour l'établissement d'écoles d'églises a bien commencé, mais elle n'a fait que commencer. Que Dieu nous accorde d'accomplir de plus grandes choses encore pendant les quatre années suivantes, afin que nous puissions donner à tous nos enfants et jeunes gens une éducation chrétienne, et que le nombre d'ouvriers bien préparés qui sortiront de notre Séminaire soit considérablement augmenté !

L.-L. CAVINESS.

Selon l'esprit dans lequel on la lit, la Bible paraît grande ou petite, obscure ou lumineuse. Les discuteurs et les fortes têtes ne la comprendront pas avant que leur cœur soit en ordre aussi bien que leur tête. Sans l'enseignement du Saint-Esprit, la Parole de Dieu reste un livre scellé pour ceux mêmes qui possèdent la culture critique et grammaticale la plus raffinée. Son contenu reste souvent caché aux sages et aux intelligents, tandis qu'il est « révélé aux petits enfants ».

x.

Rapport des Sociétés d'Action missionnaire de l'Union latine (2^e trimestre 1924)

Activités	Confér. Léman	Confér. France-Midi	Conf. ér. belge	Confér. France-Est	Confér. France-Nord	Italie	Espagne	Portugal	Algérie	Totaux
Nombre d'églises ou de groupes.	21	16	7	10	8	12	6	4	5	89
Nombre d'églises ayant fourni un rapport.	20	10	7	10	6	11	4	3	2	73
Nombre de membres.	850	454	343	309	217	229	192	179	76	2.849
Membres ayant fourni un rapport.	127	114	86	143	23	92	20	—	10	615
Eglises où l'on tient une réunion missionnaire hebdomadaire.	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Eglises où l'on observe le Sabbat missionnaire.	19	—	—	—	—	—	—	—	—	19
Lettres écrites.	171	30	31	258	141	167	80	3	66	947
Lettres reçues.	85	14	22	93	40	149	15	—	40	458
Visites missionnaires.	760	284	374	985	75	460	464	376	805	4.583
Etudes bibliques.	405	963	382	660	25	831	237	—	259	2.972
Abonnements obtenus.	23	3	11	112	7	35	31	65	27	315
Journaux vendus.	10 833	420	3.575	3 206	89	909	276	98	879	20 285
Journaux donnés ou expédiés par la poste.	3.965	598	241	1 251	1.099	488	876	24	269	8 802
Livres vendus.	75	61	729	110	173	139	56	89	285	1.717
Livres donnés ou prêtés.	163	63	74	136	37	111	117	57	30	788
Traités vendus.	307	15	221	108	36	71	31	200	95	1 084
Traités donnés ou prêtés.	480	19	243	382	183	72	793	26	20	2.218
Nombre de visites aux malades.	—	—	—	—	—	168	—	—	—	168
Traitements administrés gratuitement.	47	60	—	160	—	27	—	33	231	558
Engagements à l'abstinence totale.	—	1	—	—	—	—	2	—	—	3
Offrandes en vue de l'œuvre missionnaire locale.	218 82	13.70	51.25	212.30	22 50	30.60	—	—	—	549.17
Personnes gagnées à la vérité.	2	—	—	14	—	—	—	—	—	16

Le nombre des journaux vendus a augmenté considérablement pendant ce trimestre ; il est passé de 17.786, maximum constaté le trimestre dernier, à 20.285 ce trimestre-ci. C'est réjouissant, mais cela ne représente encore qu'une très faible partie de ce qui pourrait et devrait être fait avec nos publications périodiques, qu'il s'agisse de nos feuilles d'évangélisation ou de *Vie ou Santé*.

Un autre chiffre réjouissant est celui des livres qui ont été vendus. Il est passé de 1.557, maximum atteint le 2^e trimestre 1923, à 1.717. Ce n'est pas une bien forte moyenne individuelle que nous avons atteinte là, mais c'est un progrès réjouissant, qui montre que nos membres se rendent de mieux en mieux compte du parti qu'ils peuvent tirer de nos livres dans le travail missionnaire.

Nous regrettons de constater que la moyenne des rapports rendus est inférieure à celle du trimestre dernier : elle est de 21,5 % au lieu de 24,72 % ; cette diminution est habituelle, pour un deuxième trimestre, paraît-il. Et cependant il pourrait, il devrait en être autrement si nous nous souvenions plus fidèlement du mot d'ordre que nous avons adopté : « Faire de chaque membre d'église un membre actif de la société d'Action missionnaire, et amener chaque membre de la société d'Action missionnaire à fournir régulièrement un rapport de son travail pour le Maître. »

S. B.

Nouvelles de la Collecte d'Automne

Conférence du Léman. — Partout on s'est mis à l'œuvre avec courage et entrain. Certes, il n'y a pas moins de difficultés que les années précédentes, mais on n'en parle pas, et on finit par se persuader, avec l'aide du Seigneur, qu'il n'y en a pas. Et véritablement, il n'y en a pas dès qu'on travaille avec Lui. Les grandes églises ont procédé à une organisation remarquable de leurs forces, et les petites églises ont à cœur d'être les premières à atteindre leur objectif. Partout on entend dire : « Cela marche bien cette année ! » Il est certain que la Con-

férence du Léman atteindra son objectif, si tous continuent à travailler dans un tel esprit.

Midi de la France. — Le frère Paul Badaut nous communique des nouvelles réjouissantes, particulièrement en ce qui concerne son activité personnelle : en 14 journées ou demi-journées de travail, il a récolté la somme de 3.223 fr., ce qui lui fait une moyenne de 47 fr. 74 par heure de travail effectif. Sa plus grosse journée a été de 387 fr. à Lyon, et la suivante de 333 fr., à Valence. Il termine sa lettre en annonçant qu'il est en route pour atteindre son quatrième millier le plus vite possible.

Est de la France. — Les frères Richard et Haberey écrivent que la Collecte, dans leur partie du champ, « a bien commencé ; la jeunesse s'est mise au travail avec beaucoup d'empressement ;... cette année, on ne parle pas de difficultés. » Après deux semaines d'efforts, la somme collectée est de 17.582 fr. 70 ; nos frères croient que l'objectif de 40.000 fr. sera atteint.

Belgique. — Deux sœurs travaillant ensemble ont demandé à certains directeurs d'hôtels la permission de visiter la clientèle présente dans la salle à manger à l'heure du dîner ; elles ont eu un succès remarquable dans ce genre de travail ; un soir, entre autres, en une heure de travail environ, elles ont collecté 275 fr. Des personnes de marque, appartenant à la haute société et à la noblesse, qu'il aurait été difficile d'aborder chez elles, leur ont remis leur offrande, et les dons de moins de 5 fr. étaient très rares....

Partout on s'est mis au travail avec courage, en Belgique, et certaines églises ont déjà réuni la presque totalité de leur objectif. Nous souhaitons bon courage à tous ces chers frères et sœurs dans cette campagne qu'ils mènent avec entrain et dévouement dans l'un des champs les plus ardues de notre Union.

Nord de la France. — Les frères Augsburg et Weber ont réussi à faire apposer sur les cartes de quêteurs la légalisation par le commissaire de police de la signature du trésorier. Le Dr Nussbaum a eu

le même bonheur au Havre. Voilà qui est de nature à inspirer confiance à nos membres et à tous ceux qui prennent une part quelconque à cette campagne. Le frère J. Monnier, secrétaire de la Conférence, nous écrit que lors d'une sortie organisée à Montereau par l'église de Melun, la somme de 489 fr. a été réunie par les 12 quêteurs ou quêteuses qui ont travaillé, et cela en 4 heures seulement... Melun désire dépasser son objectif, pour rester dans la tradition. Au Havre, chacun est au travail, et on n'a qu'un regret, c'est de n'avoir pas assez de journaux à distribuer.

Dans tous les champs, souvenons-nous que la Collecte d'Automne n'a pas seulement pour but de réunir des fonds, mais qu'elle doit surtout, pour être effective et couronnée de succès, nous permettre de trouver des âmes susceptibles d'être amenées à Jésus. Que tous se mettent à l'œuvre en vue d'atteindre cet objectif-là, et l'objectif financier sera certainement dépassé.

S. B.

En Nigérie

De nouveaux villages s'ouvrent au message en plus grand nombre que par le passé, en Nigérie. Notre difficulté, c'est de trouver des catéchistes. Cette année, nous avons envoyé en mission trois jeunes garçons qui ont terminé leurs classes. D'autres les suivront, mais c'est loin d'être suffisant.

Il y a quelques semaines, les frères Langford, Till et moi-même, nous traversons un village où nos missionnaires ont souvent passé depuis 1915. Vingt jeunes gens vinrent à notre rencontre nous demander un catéchiste qui leur apprendrait à lire et leur montrerait la voie du salut. Vous imaginez notre joie de voir ces fils de la sombre Afrique faire un pas aussi spontané vers la lumière de l'Évangile. Dieu veuille que les ténèbres épaisses du paganisme soient bientôt dissipées dans ce village ! Ces jeunes gens n'auront pas le chemin facile, car le chef et toute la population sont opposés à l'établissement d'une école chrétienne dans le village ; mais nous avons confiance que le Seigneur nous donnera la victoire.

Un fait semblable s'est passé dans une ville située à 7 milles de notre station. Un grand nombre de visites y avaient été faites par nos missionnaires et gardes-malades, et je commençais à croire que le village entier ne tarderait pas à aller grossir les rangs du faux prophète. Mais, grâce à Dieu, toute cette population demande maintenant avec instance qu'on leur envoie un catéchiste. Comme preuve de leur bonne foi, ils lui offrent une maison. Ceci se passe dans la Nigérie septentrionale.

Dans d'autres villages, le même fait se reproduit, et nous nous efforçons de répondre aux appels le plus vite possible. Nous vous demandons de prier pour ces gens, pour les ouvriers indigènes, pour nous-mêmes, afin qu'une grande œuvre s'accomplisse en Nigérie, et cela dans un prochain avenir.

Ilorin, Nigérie.

V. MCCLEMENTS.

Perse

Le Sabbat, 30 mai, a été un jour record pour l'œuvre en Perse. Nous avons eu 17 baptêmes. Parmi les candidats se trouvait Khazi Aziz, un aveugle qui attendait avec fidélité depuis huit ans. Bien instruit dans la Parole de Dieu, il a déployé le plus grand zèle, pendant mes trois années d'absence de Perse, en communiquant la connaissance de la vérité, à Tabriz, à des milliers de réfugiés Arméniens et Syriens.

Parmi les candidats se trouvaient les principaux catéchistes de nos écoles arménienne et syrienne : Wartiler, une jeune veuve, institutrice arménienne

expérimentée ; la femme du docteur Daniel ; Ghegam, soldat arménien, ex-politicien et batailleur, aujourd'hui orfèvre. Bien des menaces avaient été prononcées contre nos candidats : on allait les lapider ou les fusiller, mais personne n'est venu nous molester. La plupart des assistants n'avaient jamais vu une scène baptismale et furent vivement impressionnés. Notre église, la première en Perse, compte maintenant 21 membres. Tous ont été instruits à fond dans la vérité. Nous jugeons cela essentiel. Cela prend plus de temps, mais nous posons de cette façon un fondement plus solide.

Nous bénissons Dieu pour ces conversions et pour le privilège de travailler dans ce pays. Pendant les longues et dures années de la guerre, il a semblé parfois que notre travail serait vain, mais depuis notre retour, il y a onze mois, ce n'est pas nous qui avons poussé au travail, c'est le travail lui-même qui nous a entraînés et accablés au-delà de nos forces.

Nous avons deux nouvelles classes de catéchumènes, dont une de vingt membres qui seront bientôt prêts pour le baptême, et avec lesquels nous suivons la même méthode d'étude consciencieuse et approfondie qu'avec les premiers.

Tabriz, Perse.

F.-F. OSTER.

Valence

Le Seigneur est à l'œuvre dans bien des cœurs. L'église de Valence était dans la joie le 1^{er} septembre. Une chère âme avait décidé de suivre le Seigneur, et, malgré bien des difficultés que cette sœur a traversées, elle a, par sa foi, montré publiquement son attachement à son Sauveur en se faisant baptiser sur les bords du Rhône.

C'est frère Roustain qui a dirigé cette belle cérémonie. Dieu voulant, Sabbat prochain, nous aurons encore trois baptêmes ; deux sœurs et un frère qui veulent aussi suivre leur Sauveur.

BOYER, secrétaire.

Conférence du Midi

Deux ans étaient passés depuis que notre dernière assemblée s'était tenue sous des tentes. Nos frères et sœurs de la Conférence du Midi furent donc heureux de les voir dressées à nouveau à Molières Cavailiac, près du Vigan, en vue de notre réunion annuelle qui devait se tenir du 19 au 24 août.

La plupart de nos églises avaient envoyé leurs délégués, qui jouirent avec nous, non seulement de la belle nature, mais encore des rafraîchissements spirituels qu'avaient bien voulu nous apporter, de la part du Seigneur, notre frère Raft de la Division ainsi que notre frère Olson. Les instructions qui nous ont été données resteront longtemps gravées dans notre mémoire.

Dès que les tentes furent dressées, — c'est-à-dire un peu de temps avant la date fixée pour notre assemblée, — nos frères présents commencèrent à tenir, le soir, des réunions qui furent bien suivies par un public attentif jusqu'à notre départ. Plusieurs questions touchant notre foi furent présentées, et nous croyons qu'un bon intérêt s'est manifesté dans ces régions. Nous en remercions le Seigneur, car à Lui en revient toute la gloire.

Nous sommes aussi reconnaissants à nos frères de l'Union latine qui ont bien voulu nous donner leurs conseils dans nos réunions d'affaires. Plusieurs résolutions y furent votées pour l'avancement de l'œuvre de Dieu dans notre Conférence. Elles concernent la pureté, le colportage, la collecte d'automne, l'école du Sabbat et la jeunesse. Une nouvelle constitution fut aussi adoptée, et le bureau de la Conférence fut composé comme suit : O. Meyer, président ;

reine Esther l'apprit que fit-elle ? Quel est le message que Mardochée lui envoya ? Que lui demandait-il de faire ?

9. Que répondit Esther ? Si elle se présentait devant le roi sans avoir été appelée comment sa vie pourrait elle être épargnée ?

10. Qu'est-ce que la foi de Mardochée le conduisit à croire ? Qu'arriverait-il si Esther ne faisait pas son possible pour sauver son peuple ? Quelle pouvait être la raison pour laquelle elle avait été envoyée au palais ?

11. Qu'est-ce qu'Esther demanda aux Juifs de toute la ville ? Que fit-elle ainsi que ses servantes ? Quelle décision prit-elle ? Comment Mardochée essayait-il de lui venir en aide ?



Leçon 9. — 29 novembre 1924.

La bonne reine Esther

Texte de la leçon : Esther 5 à 10.

Verset à apprendre par cœur : « Car quiconque s'élèvera sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. » Luc 14 : 11.

1. Esther, ses servantes, Mardochée et tous les Juifs qui se trouvaient à Suse, jeûnèrent et prièrent pendant trois jours. Ils demandaient à Dieu de donner grâce à Esther aux yeux du roi, lorsqu'elle se présenterait devant lui pour intercéder en faveur du peuple juif. Leur destruction était proche, annoncée par le décret que Haman avait persuadé le roi de signer.

2. « Le troisième jour, Esther mit ses vêtements royaux et se présenta dans la cour intérieure de la maison du roi, devant la maison du roi. Le roi était assis sur son trône royal dans la maison royale, en face de l'entrée de la maison. Lorsque le roi vit la reine Esther debout dans la cour, elle trouva grâce à ses yeux ; et le roi tendit à Esther le sceptre d'or qu'il tenait à la main. Esther s'approcha, et toucha le bout du sceptre. »

3. Le roi lui dit : qu'as-tu, reine Esther, et que demandes-tu ? Quand ce serait la moitié du royaume, elle te serait donnée. Esther répondit : Si le roi le trouve bon, que le roi vienne aujourd'hui avec Haman au festin que je lui ai préparé. Et le roi dit : allez tout de suite chercher Haman comme le désire Esther. Le roi se rendit avec Haman pour le festin qu'avait préparé Esther. »

4. Au banquet de la reine, le roi lui demanda ce qu'elle désirait, lui promettant de lui accorder selon son désir. La reine répondit que si le roi et Haman voulaient revenir le lendemain au banquet qu'elle leur avait préparé, elle donnerait la réponse.

5. « Haman sortit ce jour-là, joyeux et le cœur content. Mais lorsqu'il vit, à la porte du roi, Mardochée qui ne se levait ni ne remuait devant lui, il fut rempli de colère contre Mardochée. » Lorsque Haman arriva chez lui, il raconta à sa femme et à ses amis les honneurs qui lui avaient été faits, et qu'il devait retourner manger le lendemain avec le roi et la reine. Il ajouta que les honneurs et les richesses ne seraient rien tant qu'il verrait Mardochée, le juif, assis à la porte du roi.

6. Alors la femme d'Haman et ses amis dirent : « Qu'on prépare un bois haut de cinquante coudées, et demain matin demande au roi qu'on y pende Mardochée ; puis tu iras joyeux au festin avec le roi. Cet avis plut à Haman et il fit préparer le bois. »

7. « Cette nuit-là le roi ne put pas dormir, et il se fit apporter le livre des annales, les chroniques. On les lut devant le roi. » Dieu inspira les serviteurs du roi de lui lire le récit qui racontait comment Mardochée avait sauvé le roi. Le roi demanda quelle récompense lui avait été donnée ; les serviteurs répondirent : « il n'a rien reçu. »

8. Haman entra justement pour demander au roi la permission de pendre Mardochée au bois qu'il avait préparé. Mais sans lui donner le temps de parler, le roi lui demanda : « que faut-il faire pour un homme que le roi veut honorer ? »

9. Pensant qu'il était question de lui-même, Haman répondit : « Pour un homme que le roi veut honorer, il faut prendre le vêtement royal dont le roi se couvre et le cheval que le roi monte et sur la tête duquel se pose une couronne royale, remettre le vêtement à l'un des principaux chefs du roi, puis revêtir l'homme que le roi veut honorer, et promener à cheval à travers la place de la ville, et crier devant lui : c'est ainsi que l'on fait à l'homme que le roi veut honorer. »

10. Le roi commanda alors à Haman de faire tout cela à Mardochée. Il traversa les rues rendant des honneurs à l'homme qu'il désirait pendre au bois, et Haman se rendit en hâte chez lui, et la tête voilée. »

11. Bientôt un messenger arriva en hâte pour conduire Haman au banquet de la reine. Le roi demanda à Esther de lui faire connaître sa requête. Elle dit alors qu'elle était juive et que son peuple devait être détruit. Et le roi répondit : « qui est-il et où est-il celui qui se propose d'agir ainsi ? »

12. « Esther répondit : l'oppresseur, l'ennemi, c'est Haman ce méchant là ! Haman fut saisi de terreur en présence du roi et de la reine. » Dans sa colère le roi ordonna que l'on pendit Haman au bois qu'il avait préparé pour Mardochée.

13. Mardochée prit la place d'Haman. Le décret contre les Juifs, écrit au nom du roi, et scellé de son anneau, ne pouvait pas être changé, mais on permit au peuple de se défendre. Dieu fut avec eux et leur donna la victoire ; ils furent sauvés et vainquirent leurs ennemis.

QUESTIONS

1. Qui est-ce qui pria et jeûna pendant trois jours ? Qu'est-ce qui devait arriver au peuple Juif ?

2. Que fit Esther le troisième jour ? Où se tenait le roi ? Comment montra-t-il sa faveur pour Esther ?

3. Que lui dit le roi ? Quelle invitation lui fit-elle ? Qu'est-ce que le roi envoya dire à Haman ?

4. Qu'est-ce que le roi demanda à Esther pendant le festin ? Que répondit la reine ?

5. Que pensait Haman en rentrant du banquet ? Qu'est-ce qui vint alléger sa joie ? Que raconta-t-il à sa femme et à ses amis ?

6. Que lui conseillèrent-ils ? Qu'est-ce qu'Haman pensa de l'idée ?

7. Comment le roi passa-t-il la nuit ? Que découvrit-il dans le livre ? Quel renseignements le roi prit-il ? Que répondirent les serviteurs ?

8. Qui arrivait à ce moment-là ? Qu'est-ce que le roi lui demanda ?

9. De qui Haman pensait-il qu'il était question ? Que fallait-il faire à l'homme que le roi voulait honorer ? Qui devait marcher devant l'homme que le roi voulait honorer ? Que fallait-il dire en traversant les rues de la ville ?

10. Quel ordre le roi donna-t-il ? Que fit Haman ? Où se rendit-il ?

11. Qui vint chercher Haman ? Qu'est-ce que le roi demanda à Esther ? Que répondit-elle au roi ? Que dit le roi ?

12. Comment le méchant homme fut-il démasqué ? Qu'arriva-t-il à Haman pendant qu'il se tenait en présence du roi et de la reine ? Quel ordre le roi donna-t-il ?

13. Comment le roi récompensa-t-il Mardochée ? Pourquoi ne pouvait-on pas changer le décret ? Que permit-on au peuple ? Qu'est-ce que Dieu fit pour son peuple ?

O. Ganly, secrétaire-trésorier ; P. Badaut, F. Jochmans, A.-G. Roth, J. Roussain et Andre Vuilleumier. Nous remercions Dieu des bénédictions que nous avons reçues pendant cette assemblée, et nous Lui demandons de nous donner la force d'exécuter les résolutions que nous avons prises et qui doivent nous amener plus près de Lui.

O. GANTY.

NÉCROLOGIE

André LECLERCQ. — L'église de Verviers a la douleur d'annoncer la mort d'un de ses membres les plus fidèles en la personne de frère André Leclercq, âgé de 69 ans. Sa vie fut toute de labeur et de sacrifice. Il fut le père adoptif de plusieurs enfants, lesquels, devenus adultes, le regrettent amèrement comme leur propre père. Dans la souffrance, et pendant les opérations qu'il a dû subir, il se montra courageux, patient et résigné.

Devant la maison mortuaire et au cimetière, frère Mathy puis frère Lejeune, ancien de l'église, prirent la parole pour rappeler la bienheureuse espérance que nous avons, comme chrétiens, de nous revoir au grand jour de la résurrection.

Le secrétaire, J. ERNOTTE.

Classes Infantines

DE L'ÉCOLE DU SABBAT

Leçon 8. — 22 novembre 1924.

Le décret contre les Juifs

Texte de la leçon : Esther 1 à 4.

Verset à apprendre par cœur : « Et qui sait si ce n'est pas pour un temps comme celui-ci que tu es parvenue à la royauté ? » Esther 4 : 14.

1. Lorsque Assuérus était roi de Perse, il devint riche et puissant. Le roi appela les nobles et les princes de toutes les provinces et les rassembla pour leur montrer ses richesses. Puis,.... « le roi fit un festin qui dura sept jours, dans la cour du jardin de la maison royale. Des tentures blanches, vertes et bleues, étaient attachées par des cordons de bysus et de pourpre à des anneaux d'argent et des colonnes de marbre ».

2. Le roi fit servir du vin dans des vases d'or ; et à la fin du banquet, le roi et ses princes étaient ivres. Le roi envoya chercher la reine Vasthi, « pour montrer sa beauté au peuple et aux grands, car elle était belle de figure ». Ce n'était pas la coutume que les reines paraissent à cette heure-là et Vasthi refusa d'obéir au roi ivre. Le roi se fâcha et déclara qu'il ne voulait plus la voir et qu'elle ne serait plus reine.

3. Il y avait un juif nommé Mardochée qui vivait au palais ; il appartenait à une famille qui avait été amenée en captivité de Jérusalem à Babylone. Il avait pris soin de « Esther, fille de son oncle ; car elle n'avait ni père, ni mère. La jeune fille était belle de taille et belle de figure. A la mort de son père et de sa mère, Mardochée l'avait adoptée pour fille ».

4. Il arriva que lorsque le roi vit Esther, « la jeune fille lui plut, et trouva grâce devant lui ;... il mit la couronne royale sur sa tête, et la fit reine à la place de Vasthi. »

5. En ce temps-là Mardochée servait au palais et il apprit que deux des domestiques avaient comploté de tuer le roi. Mardochée le dit à Esther qui le fit connaître au roi. Les deux serviteurs furent

punis et le roi écrivit dans son livre que Mardochée lui avait sauvé la vie.

6. Il y avait, parmi les officiers du roi, un homme du nom de Haman. Le roi honorait cet homme « au-dessus de ceux de tous les chefs qui étaient auprès de lui. » Les serviteurs du roi se prosternaient devant Haman, car le roi l'avait commandé. « Mais Mardochée ne fléchissait point le genou et ne se prosternait point. » Haman savait que Mardochée était un Juif, et quand il vit que Mardochée ne fléchissait point le genou et ne se prosternait point devant lui, il fut rempli de fureur. »

7. Haman dit au roi que les juifs semaient le trouble dans le royaume et il le persuada de faire un décret ordonnant de les mettre tous à mort. Des lettres signées par le roi furent envoyées à tous les gouverneurs, disant « qu'on détruisit, qu'on tuât et qu'on fit périr tous les Juifs, jeunes et vieux, petits enfants et femmes, en un seul jour le treizième du douzième mois ? »

8. Mardochée, ayant appris ce qui se passait, déchira ses vêtements, s'enveloppa d'un sac et se couvrit de cendres. Puis il alla au milieu de la ville en poussant avec force des cris amers. « Lorsque la reine Esther entendit les cris de Mardochée elle envoya un serviteur pour connaître la cause de son chagrin. Mardochée répondit qu'il avait été promis une forte somme d'argent au trésorier du roi si les juifs étaient détruits. Il lui envoya également une copie du décret en lui demandant qu'elle « se rendit chez le roi pour lui demander grâce et l'implorer en faveur de son peuple. »

9. Esther fit dire à Mardochée : « tous les serviteurs du roi et le peuple des provinces du roi savent qu'il existe une loi portant peine de mort contre quiconque, homme ou femme, entre chez le roi, dans la cour intérieure, sans avoir été appelé ; celui-là seul a la vie sauve, à qui le roi tend le sceptre d'or. »

10. Mardochée dit à Esther que le peuple de Dieu recevrait sûrement du secours, mais que si elle n'essayait pas de les sauver, elle serait détruite avec toute sa famille. Il lui dit également que sans doute elle avait été appelée au palais du roi pour accomplir une œuvre spéciale.

11. « Esther envoya dire à Mardochée : va, rassemble tous les juifs qui se trouvent à Suse, et jeûnez pour moi, sans manger ni boire pendant trois jours, ni la nuit, ni le jour. Moi aussi je jeûnerai de même avec mes servantes, puis j'entrerai chez le roi, malgré la loi, et si je dois périr, je périrai. Mardochée s'en alla, et fit tous ce qu'Esther lui avait commandé.

QUESTIONS

1. Qu'est-ce qui montre que le roi Assuérus prospérait ? Qui rassembla-t-il ? Qui invita-t-il au festin ? Comment les lieux étaient-ils décorés ?

2. Dans quel état le roi et ses princes étaient-ils à la fin du festin ? Quel ordre le roi envoya-t-il à Vasthi ? Pourquoi Vasthi refusa-t-elle d'obéir au roi ? Qu'est-ce que le roi décida concernant Vasthi ?

3. Comment s'appelait le juif qui habitait dans le palais ? De quelle ville venait-il ? Pourquoi avait-il pris soin d'Esther ?

4. Quand le roi vit Esther que pensa-t-il ? Que fit-il pour elle ?

5. De quel complot Mardochée eut-il vent ? Comment fut-il découvert ? Où l'histoire fut-elle écrite ?

6. Quel officier le roi honorait-il ? Comment les serviteurs du roi montraient-ils leur respect envers Haman ? Qui est-ce qui ne se prosternait pas devant lui ? Quels en furent ses sentiments ?

7. Quel est le décret que le roi fit ? Que contenaient les lettres qui furent envoyées à tous les gouverneurs ?

8. Comment Mardochée montra-t-il son chagrin en prenant connaissance du décret ? Lorsque la

